

Recherches sociographiques



Pierre ANCTIL et Gary CALDWELL (dir.), *Juifs et réalités juives au Québec*

Yolande Cohen

Volume 29, numéro 2-3, 1988

Le monde rural

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056387ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056387ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cohen, Y. (1988). Compte rendu de [Pierre ANCTIL et Gary CALDWELL (dir.), *Juifs et réalités juives au Québec*]. *Recherches sociographiques*, 29(2-3), 480-484. <https://doi.org/10.7202/056387ar>

Le livre de Denise Helly constitue une étude très fouillée de l'implantation chinoise à Montréal entre 1877 et 1951. En quatre grandes sections, elle nous décrit tour à tour le processus de migration des Cantonais, leur percée économique dans les domaines précités de la buanderie, de la restauration et de l'import-export, la formation d'une communauté ethnique chinoise à Montréal (le *Chinatown*) et sa vie associative et politique. Il s'agit d'un travail de sociographie historique plutôt que d'une analyse théorique, mais l'auteur prend toujours bien soin de replacer tous les phénomènes et les événements qu'elle décrit dans leur contexte politique et économique, ce qui donne un sens à l'expérience cantonaise au Québec.

On pourra ne pas être tout à fait d'accord avec certaines interprétations de l'auteur. Est-il vrai, par exemple, que le développement d'une communauté chinoise à Montréal, avec ses espaces et ses référents socioculturels propres, soit uniquement dû à l'aliénation des Cantonais (par suite du racisme et des politiques économiques en vigueur à l'époque) de la vie de la société francophone et anglophone locale? Autrement dit, en l'absence de racisme et de pratiques discriminatoires à leur égard, ces immigrants auraient-ils renoncé à leur identité d'origine (organisation clanique, sentiment d'appartenance à une collectivité chinoise transcendant les frontières) pour s'assimiler à la société canadienne? Il est permis d'en douter. L'appartenance à une communauté ethnique n'est certes pas un état intangible, donné une fois pour toutes et lié à la nature des choses. Mais elle ne constitue pas non plus une simple réaction à des forces économiques et politiques externes.

Certaines questions qui se posent à la lecture demeurent sans réponse. Qui étaient ces quelques Québécoises qui, malgré les préjugés de l'époque, consentaient à épouser des Cantonais? Je n'ai jamais songé à interroger madame Woo sur ses antécédents.

La présentation matérielle du livre est attrayante : couverture élégante, iconographie abondante et intéressante. De nombreux tableaux statistiques, dans le texte ou en annexe, ainsi qu'une bonne description des sources consultées, viennent compléter les propos de l'auteur. En ce qui concerne sa forme, la seule faiblesse de l'ouvrage réside dans un style souvent rocailleux qui agace parfois. Malgré ses défauts cependant, il ne nuit pas vraiment à la compréhension. Le livre garde donc toute sa valeur et, à cette époque de néo-immigration chinoise (réfugiés sino-indochinois, immigrants venus de Hong-Kong), il est bon d'avoir sous la main cette synthèse historique sur la première communauté cantonaise à Montréal.

Louis-Jacques DORAIS

*Département d'anthropologie,
Université Laval.*

Pierre ANCHIL et Gary CALDWELL (dir.), *Juifs et réalités juives au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 371p.

Ce livre témoigne de l'ambition fort louable de ses deux directeurs, alors principaux chercheurs du chantier « ethnique » à l'I.Q.R.C., de présenter les matériaux d'une analyse

plus objective des réalités juives au Québec. Selon leur intuition énoncée en introduction, mais qu'il est difficile de vérifier, il y aurait un parallèle historique à établir entre le sort réservé aux deux solitudes juive et québécoise, auquel chaque communauté a réagi en refusant « le parcours de dépossession et le destin d'aliénation » (p. 13) qui leur semblaient assignés. Le résultat est, plus prosaïquement, une tentative de synthèse des connaissances et des études réalisées surtout par des anglophones. Un des attraits majeurs de cet ouvrage est précisément de rendre ces travaux accessibles et intelligibles à un public francophone. Mais, on le comprend aisément, c'est aussi une de ses faiblesses ; car à vouloir vulgariser des questions complexes et déjà passablement stéréotypées, les auteurs — pas tous, heureusement — ne proposent pas l'interprétation originale qu'on aurait aimé y trouver. Sans doute est-ce trop demander à un ouvrage déjà fort complet et donc très utile.

Trois grands sujets, différents et d'ailleurs complémentaires, divisent le texte. La première partie présente les questions identitaires et la manière dont elles sont vécues par le milieu juif aujourd'hui. ALTI RODAI commence par définir l'identité des Juifs à partir non seulement d'une « civilisation religieuse en évolution » (Mordecai KAPLAN, 1967), mais aussi d'une histoire commune, d'une langue liturgique, de traditions et surtout du sentiment d'une destinée commune. L'auteur rappelle avec à propos les différentes manières d'être juif, la distinction séfarde/ashkénaze n'étant qu'une des multiples lignes de départage selon la région d'origine (*grasso modo*, le Bassin méditerranéen et l'Europe centrale), les autres étant les croyances, les présupposés idéologiques, bref toutes ces variables qui rendent les individus uniques. Néanmoins, le sentiment d'une identité et d'un destin communs soudent les Juifs entre eux, les portant à se doter d'organismes communautaires volontaires qui leur permettent de s'intégrer selon leurs propres modes aux sociétés d'accueil. Alors que leur identité se fondait principalement sur la religion, l'époque moderne a vu les Juifs se constituer en une forme de laïcité dont l'association volontaire est le moteur ; ce qui serait à la base de la vitalité de la communauté juive nord-américaine, mais qui n'explique pas vraiment le développement particulier de celle du Québec. Or, même si ces principes guident son action (une très forte structure communautaire voit le jour dès l'arrivée des premiers immigrants au début du siècle), les caractéristiques propres au Québec rendent l'intégration des Juifs plus difficile qu'aux États-Unis, exacerbant leur sentiment minoritaire et les poussant à un certain repli sur eux-mêmes. Mais l'auteur conclut son essai en interprétant la fidélité des Juifs à Israël comme étant la base plus politique sur laquelle toutes les communautés nord-américaines se rejoignent pour affirmer ce qu'il considère comme étant une affirmation identitaire plus laïque.

Morton WEINFELD pose de son côté la question de la coexistence actuelle des Juifs et des Québécois comme relevant d'une obsession de la survie (p. 55), culturelle pour les uns, démographique pour les autres. La crainte d'être assimilés conduit les Juifs du Québec à développer des réflexes de minoritaires et à une certaine ségrégation : résidentielle ils se retrouvent en majorité dans certains quartiers de Montréal, Côte Saint-Luc en particulier, religieuse et même culturelle. L'auteur note le peu d'échanges et de contacts entre les écrivains et les créateurs juifs et québécois francophones, qui viendrait du fait que ceux-là rédigent ou parlent en anglais. On peut se demander si l'obstacle de la langue, qu'on ne retrouve pas chez un Leonard Cohen par exemple, n'a pas été étendu aux artistes et aux intellectuels de façon un peu abusive. Bien que ce soit une réalité incontournable, la question de la langue n'a pas toujours eu dans ce milieu que des effets ségrégationnistes : d'aucuns y ont puisé la source de leur inspiration et d'autres ont fait de

son dépassement une cause. Légèrement alarmiste, l'auteur entrevoit néanmoins de nombreuses passerelles entre les deux solitudes, faites de dialogue et d'un appel à la francisation des Juifs du Québec. Ainsi cette partie dénote des préoccupations très contemporaines et les aborde en faisant valoir les points de vue en présence. Le ton est volontiers politique et donne à comprendre une certaine vision du judaïsme canadien, laïc et très lié à la défense d'Israël.

Plus prosaïquement axée sur les faits et les événements historiques qui ont contribué au développement de la communauté juive, la deuxième partie de l'ouvrage est une mine de renseignements pour qui veut comprendre les migrations. Elle n'est pas toujours facile à lire, encombrée de tableaux et de références, et d'un style un peu lourd, mais on y voit des images claires de la structure démographique, économique et sociale des Juifs du Québec depuis leur arrivée. David ROMÉ, archiviste et historien passionné du judaïsme québécois, avertit le lecteur, dans sa présentation, d'un problème d'interprétation des sources concernant l'émigration des Juifs d'Europe orientale. Méfions-nous, dit-il en substance, des registres de l'immigration canadienne, alors désireuse de consigner vite, mais pas toujours exactement, les origines de ces migrants qui quittent les pogroms de Russie en 1880 et 1890, et de ces déportés d'Europe après la Seconde Guerre mondiale. Il appelle à la vigilance dans l'interprétation de leur histoire, en distinguant leurs motivations à émigrer et leurs réalisations ultérieures, une fois installés. De cette installation et des problèmes tant démographiques qu'économiques et culturels, Alexandra SZACKA dresse le profil. On apprend d'abord que, jusqu'en 1921, « le Québec était la province canadienne où il y avait le plus d'immigrants juifs » (p. 97), et qu'en 1971, les Juifs montréalais étaient en nombre le quatrième groupe ethnique (p. 110). Ces chiffres attestent la vitalité du groupe et appellent l'interrogation sur sa nette diminution démographique et son vieillissement dans les années 70 et 80. L'auteur l'explique par un solde migratoire négatif et par une baisse de la fécondité, commune aux Québécois. Elle espère beaucoup des Juifs séfarades, plus récemment arrivés, pour redresser cette tendance.

Il est une autre image des Juifs que Szacka veut débusquer et confronter aux faits, celle de leur toute puissance économique. Comme tous les stéréotypes, celui-ci n'est qu'en partie vrai : « parmi les principales confessions religieuses, les Juifs se classent premiers pour le revenu moyen et troisièmes pour le revenu médian » (p. 125). En fait, ce que les études attestent sans contredit, c'est l'extraordinaire mobilité sociale ascendante des membres de la communauté. Ils sont surreprésentés dans les professions libérales et leur réussite scolaire est partout attestée. Mais ce sont des moyennes que ces statistiques dévoilent ; de fait, on trouve peu de Juifs dans les secteurs du « capitalisme monopoliste » et seule la ségrégation résidentielle et occupationnelle permet d'identifier quelques tendances. On regrette de ne pas trouver, ici, une critique plus appropriée des sources et statistiques existantes qui demanderaient à être vraiment raffinées pour être probantes. De même, le simple survol des antécédents idéologiques de la communauté ashkénaze ne permet pas de comprendre comment ont coexisté des idéologies aussi opposées dans un même groupe, souvent dans une même famille. Certes, pour les besoins de la présentation, on peut les répartir selon les termes génériques de droite et de gauche, mais opposer sionisme à socialisme n'a pas grand sens et dire que le sionisme est seul à faire presque l'unanimité aujourd'hui n'est guère éclairant sur les diverses tendances qui traversent la communauté.

On se référera avec plaisir au très beau texte de Pierre ANCTIL consacré à une analyse fine et délectable des écrivains juifs qui ont aussi fait la renommée de Montréal. Analysant l'œuvre de Asher, plus particulièrement *Voices of the Hearth*, paru en 1863, Anctil montre les influences victoriennes qui la traversent, et son caractère universel. Il note l'impact qu'a pu avoir le bref séjour de cet auteur à Montréal sur l'émergence d'une thématique hébraïque qui auparavant ne s'était pas manifestée, et en déduit l'originalité du milieu culturel juif montréalais à la fin du siècle dernier et du début du nôtre. C'est autour de Segal et des yiddichisants qu'une communauté littéraire se développait à Montréal. La publication d'un quotidien en yiddish, le *Jewish Eagle*, et la ferveur des débats autour des questions nationales et religieuses ont constitué un terrain privilégié de la création littéraire et artistique juive. Étudiant tour à tour les œuvres de A.M. Klein, Irving Layton, Leonard Cohen et Mordecai Richler, Anctil dégage les influences qu'ils ont exercées et l'importance de leur engagement dans le milieu culturel montréalais. Il ressort de cette seconde partie de l'ouvrage un sentiment d'une gloire passée, d'un âge d'or démographique et culturel. Tout se passerait comme si l'avènement de la modernité québécoise ébranlait un monde, parfois ouvert à certaines influences, mais fondamentalement replié sur lui-même. Quelle que soit la justesse de cette image, laquelle fut également appliquée au Canadiens français, elle laisse le lecteur perplexe : comment donc expliquer cette réussite économique fulgurante des Juifs s'ils étaient tellement repliés sur eux-mêmes ? Doit-on penser alors que l'adaptation « réussie » au Québec d'avant-guerre supposait une ségrégation parfaite ?

C'est l'ambition de la troisième partie que d'aborder les questions chaudes du rapport des Juifs au pluralisme québécois, et inversement de leur représentation dans cette société. Ben Z. SHEK consacre son étude à l'image des Juifs dans le roman québécois contemporain. Bien qu'il appelle de ses vœux une recherche plus affinée de la question, il discerne une certaine évolution. Avec l'affirmation plus assurée de l'identité nationale qui suit la Révolution tranquille, l'image caricaturale du vilain Juif tend à disparaître pour faire place à des appréciations plus équilibrées. Même s'il est difficile d'établir une stricte corrélation entre l'assurance d'un peuple et ses tendances à imaginer l'autre, et surtout le Juif, sous des traits caricaturaux, cette revue de la littérature semble assez convaincante, encore que la conclusion laisse entière la question de la récurrence de ces images mythiques du Juif avare au nez crochu. Ce qui prépare suffisamment le lecteur au problème de l'antisémitisme et de ses répercussions, qu'aborde courageusement Gary CALDWELL. Tâchant d'objectiver le plus possible un sujet très chargé, idéologiquement mais historiquement aussi, l'auteur se propose de réunir un dossier sommaire sur la question pour ensuite le soumettre à une analyse de contexte. Après avoir résumé d'un trait les vicissitudes de l'immigration juive en Nouvelle-France, Caldwell fixe aux années 1860 le début de l'antisémitisme au Québec. Importée de France principalement et un peu de Toronto, cette idéologie contre-révolutionnaire et catholique faisait des francs-maçons et des Juifs la cible de ses attaques. Diffusée dans des cercles restreints bien que se disant éclairés, elle se répand au Québec, mais n'aboutit pas, souligne Caldwell, à des manifestations d'envergure. L'immigration juive, importante au Canada au tournant du siècle, serait l'aspect déterminant de l'opposition des Canadiens français à ces nouveaux venus, insultés et inquiétés d'abord et avant tout parce qu'ils étaient des immigrés. Mais l'argument, qu'on a largement utilisé pour « expliquer » l'opposition de certaines populations à l'étranger, ne peut vraiment être pris au sérieux, car il relève plus de la tautologie que de

l'analyse. Seule une analyse raffinée de la question permettrait de sortir des clichés qui servent trop souvent d'explication dans ce domaine. Dans la période allant de 1920 à 1950, l'antisémitisme est plus nettement alimenté par l'idéologie cléricale : il éclate dans la question scolaire. Quant à la période plus contemporaine, Caldwell note le déclin net de cette idéologie et de ses manifestations. Il ne s'agit plus que d'effets latents. Dans sa mise en contexte, l'auteur analyse les différentes étapes du développement national, d'abord défensif, ensuite positif, pour nous aider à comprendre son essor. Et même s'il reprend les analyses de Marrus et Paxton, il ne répond pas vraiment à la question de départ. Certes, dire que les Québécois n'étaient pas plus antisémites que les Canadiens anglais ou que d'autres peuples européens relativise et contextualise un problème qu'on avait peut-être indûment identifié au Québec. Cependant, la démonstration comme l'outillage critique restent pauvres quand il s'agit d'analyser point par point les effets comme les manifestations de cet antisémitisme. Voilà, à n'en pas douter, un dossier qui attend encore son historien.

En fait, c'est l'impression qui se dégage de la lecture de cet ouvrage : des questions très importantes que la recherche n'a encore qu'esquissées et qui souffrent d'avoir été tellement stéréotypées qu'elles nécessitent plusieurs travaux de débroussaillage avant d'être posées correctement. La qualité première de ces textes est donc d'avoir tenté de jeter un regard, sinon candide, du moins serein, sur des questions fort complexes. Les auteurs peuvent se féliciter d'avoir ouvert la voie à des collaborations interculturelles en balisant un chantier propice aux nouvelles recherches. Avec eux, nous croyons que leur livre sera d'une grande utilité.

Yolande COHEN

*Département d'histoire,
Université du Québec à Montréal.*

Jacques FRENETTE, *Mingan au 19^e siècle : Cycles annuels des Montagnais et politiques commerciales de la Compagnie de la Baie d'Hudson*, Ottawa, Musées nationaux du Canada, Service canadien d'ethnologie, 1986, 87p. («*Mercure*», 106.)

Dans la mesure où il porte essentiellement sur un village de la Moyenne-Côte-Nord et dans la mesure aussi où il est une « version remaniée » d'un mémoire de maîtrise réalisé au Département d'anthropologie de l'Université Laval, cet ouvrage rappelle un peu l'important Projet d'ethnographie de la Côte-Nord du Saint-Laurent, sur lequel est fondée en grande partie la renommée récente de plusieurs anthropologues lavallois. On se souviendra sans doute que ce projet de recherche subventionné a été amorcé en 1965 et qu'il a conduit, au cours des quelque vingt dernières années, à une série impressionnante de publications, de thèses, de mémoires et de rapports variés. (Voir, entre autres, l'excellente collection d'articles sur la région de la Basse-Côte-Nord qui est parue dans un numéro spécial de *Recherches sociographiques*, XI, 1-2, 1970.) Hélas, le présent ouvrage ne s'inscrit pas vraiment dans la tradition d'excellence universitaire et scientifique qui a contribué si grandement à faire la réputation du département dont il est issu.